

XYZ. La revue de la nouvelle

À vendre cause départ

Diane-Monique Daviau



Numéro 85, printemps 2006

Listes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3240ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (2006). À vendre cause départ. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (85), 22–27.

À vendre cause départ Diane-Monique Daviau

IL EMPOIGNE UN STYLO, le premier qui lui tombe sous la main, un rouge gras, sanguinolent, baveux, presque visqueux. Il attrape une feuille de papier — le verso de la page de calendrier arrachée la veille, janvier —, il appuie la pointe du stylo contre le papier glacé, et la pointe crache *À VENDRE CAUSE DÉPART*.

Son poing reste crispé sur la tige de métal accrochée à la barre du *T*. Le dessin de la lettre lui rappelle quelque chose d'immensément lointain. Le jeu du pendu. Les larmes lui montent aux yeux comme de la moutarde, au nez.

Il se sent perdu, largué. Violent. violemment seul. Il ne le supporte pas.

Il revient au début, juste sous le *À*, il veut rayer la phrase, mais la souligne plutôt deux fois, fendant l'espace, en trois traits, comme le faisait Zorro de la pointe de son épée : ssst! ssst! ssst!

Sa main, figée sous le *T*, tremble. Ses jointures sont blanches.

Il desserre les doigts, pense qu'il n'y arrivera pas, de toute façon, et qu'il va faire une boule avec la feuille de papier et la jeter dans la corbeille, mais sa main écrit plutôt :

lit double

tables de chevet

commode

chiffonnier

armoire-penderie

Il hésite. Sont-ils en teck? Il ne sait plus.

Il laisse tomber le stylo, se demande si *lit double* est un anglicisme, mais comme il ne sait pas par quoi le remplacer, il marche jusqu'à la chambre, jette un regard circulaire dans la pièce, revient à la table, se rassoit devant la page et griffonne :

lampes

stores

rideaux

Il s'énerve, soupire, revient à lampes et précise :

3 lampes verre soufflé
stores vénitiens ivoire
rideaux organza ivoire

Il fait craquer ses jointures et ajoute :

tentures damas crème et chocolat
tapis laine multicolore
paravent japonais soie brodée tons vifs
valet
coffre en cèdre
literie

Son cœur résonne comme quelqu'un déboulant un escalier, l'air semble épais, difficile à aspirer, le mot *literie* brille bizarrement, ridicule, soudain, comme s'il lui manquait une lettre, un *t*, peut-être, ou peut-être a-t-il plutôt un *e* de trop ?

Il songe à vérifier dans le dictionnaire mais laisse aussitôt tomber, il n'a pas le temps, il veut passer à l'action pendant que la colère le galvanise. Il note :

canapé cuir vert olive
causeuse et fauteuils velours vert amande
table à café fer forgé dessus verre
tables d'appoint noyer foncé
pouf daim olive et havane
lampe torchère unique fabriquée par artisan
nombreuses lampes de table
aubusson excellent état
télé
chaîne stéréo

Il rature *télé* et *chaîne stéréo*, les remplace par :

téléviseur plasma grand écran 42"
lecteur DVD
meuble audio

Il tremble. Il aurait envie de hurler. Il regarde à droite, à gauche, écrit :

canapé-lit confortable ocre et sable
berceuse et patère érable

*petit secrétaire et bibliothèques merisier
télé portable*

Il rature *portative*, écrit *portable*, le rature et récrit *portative*. Le rature et écrit 14", se lève, cherche le mètre à ruban dans le coffre à outils, ne le trouve pas, rugit, sacre, répand le contenu du coffre sur le plancher, donne un coup de pied dans le tas, se retient de s'emparer des outils et de les lancer à travers la fenêtre, voit rouge, file à la cuisine, trouve le mètre dans le tiroir à bric-à-brac.

Il prend les mesures de la télé, se rassoit devant l'énumération sanguinaire, gomme le 4 et lui substitue un 2 plein de rage.

Il sent la sueur couler le long de ses tempes. Il pourrait pleurer de rage. Pleurer comme un bébé. Il se retient ; pleurer ne sert à rien, de toute façon elle n'en vaut pas la peine.

Elle ne vaut pas la peine qu'il ressent.

Elle ne remettra pas les pieds sous son édreton ni les fesses sur son canapé. Après tout, il est chez lui, ici, c'est encore une pure étrangère pour lui, personne ne la connaît dans l'immeuble, elle n'aura qu'à prendre sa valise, la remplir comme elle a fait avec son petit baluchon — superbe, le baise-en-ville tout en cuir fauve —, il n'y aura plus que cela dans l'appartement : sa vieille valise noire en nylon, ses vêtements en tas sur le sol, ses produits de beauté, ses magazines. Elle ouvrira la porte et sera sidérée. Elle croira qu'elle hallucine. Qu'elle s'est trompée d'appartement. Cédéra à la panique. Poussera-t-elle quelques cris ? S'évanouira-t-elle ? Ira-t-elle sonner chez les voisins ? Courra-t-elle à travers le logement vide, passant d'une pièce à l'autre, de plus en plus déboussolée ?

Il écrit :

*ensemble salle à manger quatre chaises chêne pâle
desserte roulante et support à vin assortis
buffet bleu canard et inox
électroménagers inox
vaisselier fin 19^e
vaisselle ancienne (service en vieux Sèvres, faïences de*

Il s'arrête.

Vaisselle ancienne...

Ça n'a aucun sens, pense-t-il. Ça n'a vraiment aucun sens, tout ça, mais qu'est-ce que je fais là, je ne vais pas vendre la vaisselle de famille parce qu'une fille que je connais depuis six semaines à peine a décidé de partir dix jours en Floride avec un ex qui vient de s'acheter une maison mobile à Miami !

Il gueule « Quelle merde, ces *parties* de bureau ! » Les dents serrées, il chuchote « Jamais plus, Vincent, tu m'entends, jamais plus ! » Il gueule « Non mais quel idiot je suis ! Proposer à une fille qui me drague dans un *party* de bureau de venir habiter chez moi... Fallait être complètement bourré ! » Il se secoue : « Fini, l'alcool, Vincent, fini ! Trop dangereux ! Et plus de viande non plus, à partir de demain, non, dès ce soir, je me mets aux fruits et aux légumes ! »

Il se sent tellement, tellement blessé... Il aurait besoin d'une épaule, d'une paire de bras, d'une nounou, d'une doudou...

Il tourne très lentement la tête vers la patère.

Le corsage, comme une promesse, est accroché là sur sa gauche, sagement posé sur un cintre recouvert de satin, beau comme un matin d'amour, comme un premier livre d'images, un nounours les bras tendus, une doudou dans laquelle enfouir son visage pour pleurer et retrouver les odeurs qui réconfortent et apaisent. Un corsage tout simple en soie grège, d'une élégance, d'une sensualité comme il n'en avait jamais imaginé. Son tout petit col à carreaux gris et beige lui fait un sourire d'une épaule à l'autre et dit *Viens*, constamment, dit *Bisou*, dit *Câlin*.

C'est ça qu'elle portait, le soir du *party* de Noël au bureau. C'est ça qui a fait « boum ! », qui a fait « crac ! », qui a fait « clic ! », qui a fait « zoum ! » quand il l'a vue venir vers lui.

Elle l'étreignait, ce soir-là, ce charmant corsage, l'avait acheté exprès pour la fête, pour se sentir magnifique, se savoir irrésistible, être certaine de séduire celui qu'elle choisirait de draguer.

À l'aube, lorsqu'il avait quitté le deux-pièces cuisine qu'elle partageait avec un coloc, avait-elle dit, lui avait proposé de venir habiter chez lui, où il y avait davantage d'espace pour deux

personnes, où il y avait un grand lit deux places et beaucoup de lumière partout dans l'appartement et une jolie terrasse où ils prendraient le café du matin.

Elle avait répondu oui, sans hésiter et sans la moindre émotion.

Il lui avait dit comme il la trouvait belle et, en ramassant le corsage de soie grège parmi les vêtements échoués au pied du lit, il lui avait demandé: «Il est magnifique. Tu veux bien me le donner? — Te donner mon chemisier? Tu es fou! — Il te va à ravir... — Justement! Pourquoi je te le donnerais? Je viens de l'acheter. Il m'a coûté une petite fortune. Qu'est-ce que tu ferais avec mon chemisier? — J'en ferais ma doudou. La doudou dont je rêve depuis toujours. Tu me le donnes? — Mais non! J'y tiens. — Tu pourrais me le prêter? — Mais de toute façon, si on vit ensemble, tu le verras quand je le porterai. — J'aimerais bien que tu ne le portes plus qu'entre nous. Qu'il n'y ait que ton odeur dedans. Et que je puisse le prendre et le tenir contre moi, y plonger mon visage quand je me sentirais triste, ou seul. — Écoute, je vais te le prêter, parfois. Je veux dire, je le laisserai à l'appartement quand j'aurai à m'absenter, de temps en temps, pour aller voir mes parents et des trucs comme ça. Il te tiendra compagnie. Il te fera penser à moi. Ça ira comme ça? Mais tu y feras attention? J'y tiens beaucoup. C'est fragile, la soie, tu sais, c'est précieux. — Oui, je sais. J'en prendrai grand soin», voilà ce qu'ils avaient dit, et il avait glissé le corsage entre sa chemise et son manteau, il avait souri, l'avait embrassée, et ils avaient convenu qu'elle arriverait chez lui en fin d'après-midi, avec sa valise et quelques revues qui tiendraient dans un sac de voyage. Elle en avait un tout neuf, d'ailleurs, quelle chance!

Il regarde le corsage suspendu à la patère tel un petit soleil dans le ciel de son coin bureau et se sent soudainement très calme.

Son beau corsage en soie grège.

Il déchire la page de calendrier, en jette les morceaux dans la corbeille.

Il regarde le précieux corsage.

Il ouvre doucement le tiroir de la table, sort un bloc de papier à lettres, en arrache joyeusement une feuille et fait une nouvelle liste.

Il note :

ses vêtements

ses articles de toilette

ses produits de beauté

ses magazines

sa valise

Sur une autre feuille, il écrit :

Appeler le serrurier

Faire paraître une annonce dans le journal

Faire changer la serrure

Mettre toutes ses choses dans la valise

Il regarde le corsage et sourit béatement. Ensuite, il note :

Acheter deux copies du journal

Encercler l'annonce, dans le journal, au stylo rouge

Glisser un exemplaire du journal, ouvert à la page de l'annonce encerclée en rouge, sous la poignée de la valise

Poser la valise sur le palier

Il prend une nouvelle feuille et rédige le texte de l'annonce qu'il fera paraître dans le journal :

À VENDRE CAUSE DÉPART : superbe corsage de soie grège orné d'un col à petits carreaux gris et beige, porté une seule fois. Véritable aubaine. Dois vendre. À qui la chance ?

Il l'imagine, lorsqu'elle rentrera de Miami, debout, là, sur le palier, son fourre-tout gisant à ses pieds, le journal à la main, blême et désarçonnée, et il se sent bien, très bien.